Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2001)
Heft: 18

Artikel: Quand le "ça" et le "moi" vont au cinéma
Autor: Adatte, Vincent
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932801

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

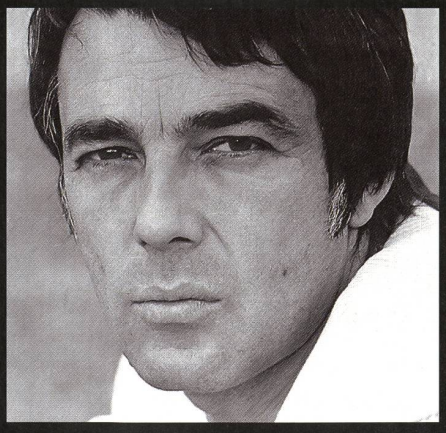
brèves

Archives Autant-Lara enfin à la Cinémathèque suisse

Avant sa mort, survenue l'année dernière, le cinéaste français Claude Autant-Lara avait fait don de l'ensemble de ses documents personnels à la Cinémathèque suisse. Mais l'opposition de l'Etat français avait déclenché le blocage, à la frontière, des caisses contenant ce véritable trésor patrimonial: correspondance du réalisateur, scénarios, photographies, documents de tournage, dessins de costumes, décors, etc. Après quatre ans de bataille juridique, ce fonds à la valeur extraordinaire est enfin parvenu au Centre d'archivage de la Cinémathèque. Il y sera catalogué avant d'être mis à la disposition des chercheurs et fera l'objet d'une prochaine exposition publique. (lg)

Gérard Blain, fin d'un rebelle

Alors que sa dernière œuvre, «Ainsi soit-il», était sortie il y a quelques mois en Suisse, le réalisateur français Gérard Blain est mort en décembre dernier à l'âge de 70 ans. Révélé comme acteur par les cinéastes de la Nouvelle vague, il sera l'un des héros du «Beau Serge» et des «Cousins» de Claude Chabrol. Au début des années 60, celui que l'on considère comme une sorte de «James Dean français» s'exile en Italie et à Hollywood, où il joue dans le très beau «Hatari» d'Howard Hawks. Depuis le début des années 70, à l'exception de quelques apparitions dans ses propres films ou dans ceux de confrères proches (Jean Eustache, Jean-Claude Biette, Olivier Assayas, etc.), il met fin à sa carrière de comédien pour se consacrer à sa propre œuvre de cinéaste. Son premier long métrage, «Les amis», obtient le Léopard d'or au Festival de Locarno en 1971. Suivront sept films au style épuré et tout en rigueur, influencé par le «cinématographe» de Robert Bresson. Le travail de ce rebelle, à la fois révolté et fidèle à certaines valeurs, tourne autour de mêmes obsessions: la famille, l'amour du père pour ses enfants, l'amitié entre hommes. En 1973, Blain évoque, dans «Le pélican», l'histoire d'un homme qui sort de prison et tente d'apprivoiser son fils. Puis, en 1976, il raconte la quête d'un garçon



qui, pendant l'Occupation, se cherche un autre père. «Pierre et Djemila», son avant-dernière réalisation relatant l'amour tragique d'un jeune Français et d'une petite beurette, suscita quant à elle une certaine polémique tant à gauche qu'à droite. Réalisée à force de ténacité, saluée par la critique, son oeuvre ne connaîtra jamais vraiment le succès public. (la)

Quand le «ça» et le «moi» vont au cinéma

Inventés pour ainsi dire la même année, cinéma et psychanalyse sont comme frère et sœur: à la fois ravis de leurs points communs et très soucieux de leurs différences. Le Ciné-club universitaire de Genève met les pieds dans le plat en déroulant quelques pellicules sur le divan… Gare à l'inceste!

Par Vincent Adatte

À l'heure où, chers lecteurs, vous nous faites l'honneur de nous lire, la cinécure du Ciné-club universitaire fondé en 1951 par Claude Goretta bat déjà son plein. Cela dit, il reste quelques séances pour s'allonger! Ce jeu de mots (qui vaut ce qu'il vaut) en atteste: cinéma et psychanalyse entretiennent une relation pour le moins ambiguë qui, de prime abord, tire sa très hypothétique légitimité de collusions linguistiques, de connivences de dates… Roger Dadoun[1] n'a pas tort: 1895 a vu naître, et le cinéma (le brevet du cinématographe est déposé le 13 février 1895), et la psychanalyse (le premier livre de Freud est publié la même année).

Séances payantes

Sur le plan du langage, les coïncidences sont encore plus troublantes (du moins en français): spectateur de cinéma et analysé se rendent en effet tous deux à des séances qui ont des durées déterminées et pour lesquelles les pauvres ont payé de leur poche. Ce faisant, ils acceptent de leur plein gré de se confronter à des images, à des scènes – celles-ci mettant certes plus de temps à advenir pour l'analysé qui les veut à tout prix «primitives» – dont les grands ordonnateurs (le réalisateur, l'analyste) restent cachés, absents, d'où la possibilité de projeter en toute impunité!

Aussi incroyable que cela puisse paraître, cinéastes et psychanalystes ne semblent pas s'être donnés le mot pour idolâtrer le terme projection, dont les uns et les autres ont usé tous azimuts: projection du film sur l'écran, projection du spectateur dans le film par la grâce d'un processus d'identification qui a assuré la fortune du cinéma; projection de l'analysé qui, au cours du fameux transfert, projette sur son analyste les fantasmes qui hantent son inconscient… Pouce, n'en jetez plus!

Freud et le cinéma

Le fait peut dès lors paraître très étonnant (encore que…): Freud a complètement ignoré le cinéma. Certes, les historiens ont depuis longtemps souligné la très nette aversion de l'inventeur de la psychanalyse pour toutes les formes d'art qui lui étaient contemporaines (et qui disaient donc d'une autre manière les mêmes choses que lui). Grand admirateur des peintres de la Renaissance pour leur capacité à créer des formes parfaites avec la pleine conscience de leurs moyens et de leurs effets, Freud ne goûte guère à la modernité artistique qui empiète trop sur son domaine, l'inconscient.

Il y a là quelque chose de l'ordre de la rivalité qui l'a empêché peut-être d'accorder au cinéma l'intérêt qu'il mérite. Dans un sens, ce n'est pas un mal, car l'interprétation psychanalytique reste, quand bien même, une réduction à la norme, un éternel retour à un petit théâtre des pulsions aux figures archiconnues, dont se seraient très mal accommodés les grands films troublants de l'histoire du cinéma – du genre «La nuit du chasseur» («The Night of The Hunter», 1956) de Charles Laughton.

Sus à la réduction «psy»!

C'est cette banalité qui explique pourquoi la plupart des films qui ont pris pour sujet la cure analytique sont souvent d'une littéralité à pleurer. De fait, l'œuvre cinématographique ne peut à la fois incarner le fantasme et sa réduction signifiante: tous les cinéastes qui ont tenté ce mauvais coup ont mordu la poussière, exception faite de Pabst qui, dans, «Les mystères d'une âme» («Geheimnisse einer Seele», 1926) s'est bien gardé de tout expliciter par la psychanalyse! C'est aussi tout le mérite du programme établi par le Ciné-club universitaire de ne pas être tombé dans le piège de l'herméneutique à tout crin: les chefs-d'œuvre proposés dans le cadre de son cycle «L'écran entre miroir et divan» résistent fort bien à l'hydre analytique; enfin certains…

Pour celles et ceux qui prendraient au vol cette sélection, il reste à découvrir encore six films: «La Luna» (1979) de Bernardo Bertolucci et «Celui par qui le scandale arrive» («Home from The Hill», 1959) de Vicente Minnelli tiennent de l'exemple et du contre-exemple! Sur le thème de l'inceste, Bertolucci se laisse mener par le bout de sa caméra; en résulte un grand film déséquilibré qui ne cherche jamais à se rétablir in extremis. Tout le contraire de «Celui par qui le scandale arrive» de Minnelli qui type (et fige) toutes ses situations et ses personnages de manière à ce qu'ils correspondent aux modèles exigés par la démonstration psychanalytique. En découle l'un des plus mauvais films de cet

Jill Clayburgh et Matthey Barry dans «La Luna» de Bernardo Bertolucci

immense cinéaste qui se lâchait bien plus dans ses comédies musicales!

Un inceste et une tête coupée

Proposés le même soir, «Chinatown» (1974) de Roman Polanski et «La sentinelle» (1992) d'Arnaud Desplechin forment un couple autrement plus séduisant. L'inceste, à la fin sidérante du film de Polanski, est un vrai retour du refoulé, à même de paniquer toutes celles et ceux qui croyaient en l'idéal fondateur des Etats-Unis libres d'Amérique. L'entre-deux fantomatique de «La sentinelle» – où la tête coupée d'un inconnu déclenche un délire interprétatif sans retour – est un équivalent passionnant de l'état de veille cher au Freud de l'«Interprétation des rêves».

Couplés de la même manière, «Une autre femme» («Another Woman», 1988) de Woody Allen et «Un divan à New York» (1996) de Chantal Akerman diffèrent du tout au tout. Dans le déchirant «Une autre femme», Woody Allen, par un biais certes peu ordinaire (un tuyau de radiateur) parvient à faire de l'analyse un vrai ressort dramatique – c'est sans doute le seul cinéaste à avoir réussi ce tour de force! Sur le mode pince-sans-rire, Akerman raille en douce le sérieux supposé de l'analyste – à l'entendre qu'il soit présent ou non ne change pas grand-chose à l'affaire! ■

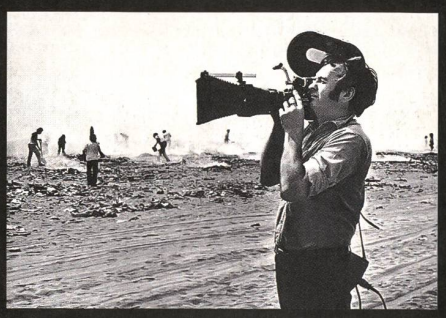
1. Auteur d'un passionnant «Cinéma et psychanalyse», Ed. Corlet, 1989.

«L'écran entre miroir et divan». Ciné-club de l'Université de Genève, Auditorium Arditi-Wilsdorf. Séances les 12 («La Luna», «Celui par qui le scandale arrive»), 19 («Chinatown», «La sentinelle») et le 26 mars («Une autre femme» et «Un divan à New York»). Renseignements: 022/705 77 05

Robards ne jouera plus les seconds couteaux

Avec la disparition de Jason Robards, le cycle «New Hollywood» présenté actuellement à la Cinémathèque suisse vient de perdre l'un de ses visages les plus marquants. Il a en effet beaucoup œuvré comme acteur de second rôle et même obtenu deux Oscars dans cette catégorie: en 1976 pour «Les hommes du président» («All the President's Men») d'Alan Pakula et en 1977 pour «Julia» de Fred Zinnemann. Ce comédien, arrivé au cinéma sur le tard – à près de quarante ans – aura surtout incarné les héros vieillissants, roublards et ironiques de grands westerns contemporains: «Sept secondes en enfer» («Hour of the Gun», 1967) de John Sturges, «Il était une fois dans l'Ouest» («C'era una volta il West» 1969) de Sergio Leone ou encore «Pat Garret and Billy the Kid» (1973) de Sam Peckinpah. (by)

Johan van der Keuken le sage

Pour qui a eu la chance de le rencontrer, Johan van der Keuken, décédé en ce début d'année, avait l'apparence d'un pasteur amène, aussi souriant qu'attentif à la parole d'autrui. Des intrépides explorateurs du XIX[e] siècle, il avait gardé l'insatiable curiosité pour l'autre, l'inconnu, l'étranger. C'était un honnête homme. Comme son compatriote Joris Ivens, il avait tout du «Hollandais volant». Jusque dans son dernier film, «Vacances prolongées» («De Grote Vakantie», 2000), Grand Prix au dernier Festival Visions du réel de Nyon, il parcourait le monde alors qu'il se savait condamné à moyen terme par un cancer. «Si je ne filme pas, je suis mort», aimait-il à répéter. Cet homme qui peignait avec ses images, composait ses films comme l'on joue du jazz – entre thème et improvisation –, récusait l'habituelle frontière qui sépare la «fiction» du «documentaire». Balançant toujours entre le particulier et l'universel, il faisait partie de ces «romanciers du réel» tels Robert Kramer – décédé lui aussi, l'an dernier –, Robert Frank ou Raymond Depardon. Son regard, empli d'humanité, nous manque déjà. (bb)

A noter que sur la chaîne Planète Câble se poursuit une rétrospective Johan van der Keuken. Par ailleurs, Visions du réel programmera prochainement «Vacances prolongées» dans sa case mensuelle sur TSR 2.